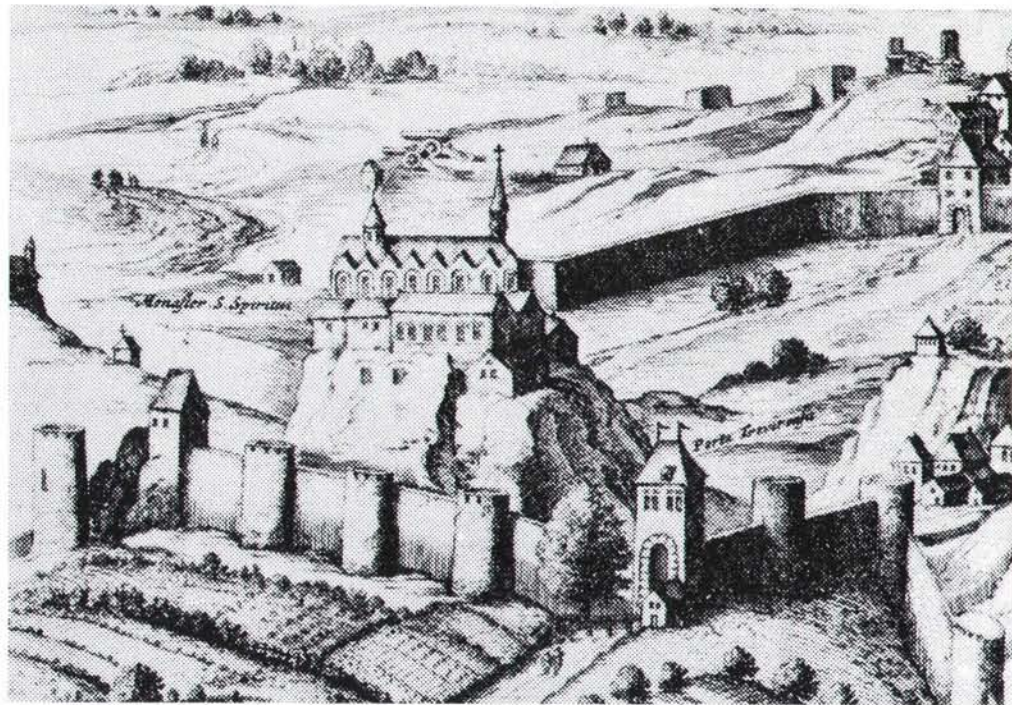


Le Saint-Esprit, monastère éponyme d'un quartier de la vieille Ville



A Rome, près du Vatican, le touriste ne sera guère surpris de rencontrer une rue appelée Borgo di Santo Spirito, qui possède encore comme jadis son église et son Ospedale du même nom. Chez nous, en revanche, ce n'est pas uniquement l'étranger qui est intrigué, faute de vestiges apparents, par l'appellation de ce vieux quartier. Là, à l'ombre de la cathédrale, semble souffler l'esprit: dans la rue et, en contrebas, sur le plateau ainsi qu'au bastion, dits tous les trois „du Saint-Esprit”. Faut-il rappeler le fait que „am” ou „um” *Hellege Geesch*t étaient naguère des sobriquets familiers pour désigner le Ministère de l'Éducation nationale (logé dans ladite rue) ou les casernes (sises sur le plateau)?

Mais enfin, d'où vient cette dénomination, devenue énigmatique pour beaucoup de nos concitoyens?

A son origine, il y eut un couvent de femmes, fondé vers 1234, c'est-à-dire sous le règne et le patronage de notre comtesse Ermesinde. Durant près d'un demi-millénaire, il devait ensuite dominer les vallées de la Pétrusse et de l'Alzette, du haut de son plateau escarpé. Ce site se trouvait encore au moment de la fondation du monastère hors des murs de la Ville; il s'appelait „Schadeburg” (qui devint aussi le théâtre initial de la „Schueberfouer”, nom dérivant apparemment du même lieu-dit. Les lecteurs intéressés trouveront d'autres explications à ce sujet dans la contribution de M. Paul Spang à la page 20). De sorte que notre couvent apparaît parfois dans les documents de l'époque sous cette appellation de „Sc(h)adeburch”, et „près de Luxembourg”. Le vocable du Saint-Esprit se manifeste la première fois en 1243 – il y a donc 750 ans – dans un acte de donation, concernant la dîme de Cattenom.

La communauté religieuse primitive avait adopté, sous la direction d'une prieure, la règle des Pénitentes (ou Repenties) de Sainte Marie-Madeleine. Cet ordre, établi en 1227, e.a. pour des femmes „retirées du vice”, connaissait à l'époque une étrange popularité.

Y contribuait sans doute la mission des „Taubenmänner”, qui, partis de l'Ospedale di Santo Spirito à Rome, prêchaient jusque dans nos régions la charité envers les femmes et les enfants délaissés.

Ce n'est donc pas par hasard que les Pénitentes se placèrent, comme bien d'autres institutions analogues en Europe, sous le patronage du Saint-Esprit, incorporant la Charité et symbolisé par une colombe. La chronique ou „Relation” du monastère raconte à ce propos la légende pieuse du pigeon blanc qui aurait inspiré aux moniales l'endroit précis où creuser dans l'enceinte de leur cloître le fameux puits, l'un des plus généreux de la Ville.



A en juger d'après le nombre et l'importance des donations et des privilèges que reçut le jeune couvent de la part de la famille comtale et de ses vassaux, de bienfaiteurs nobles et bourgeois, il devait jouir de la faveur du public. Ainsi les titres de propriétés multiples

et groupées systématiquement en ville et à travers le bon pays de Luxembourg, assuraient bientôt à nos religieuses des moyens de subsistance plus que suffisants.

Toutefois, la communauté des Pénitentes du Saint-Esprit ne survécut pas à une crise aiguë que traversa leur ordre vers le milieu du 13^e siècle. En 1257, elle substitua à sa règle originelle celle des Clarisses, alors tout actuelle. Surtout depuis la mort récente (1253) de sa fondatrice Sainte Claire, cet ordre n'avait cessé de croître en renommée et de se répandre jusque dans nos régions. C'est aux Clarisses de Metz que recoururent nos bonnes sœurs pour se donner leur première abbesse (plus tard, ce sera d'ailleurs aux Clarisses de Luxembourg d'essayer à Thionville pour y fonder un couvent du Saint-Esprit).

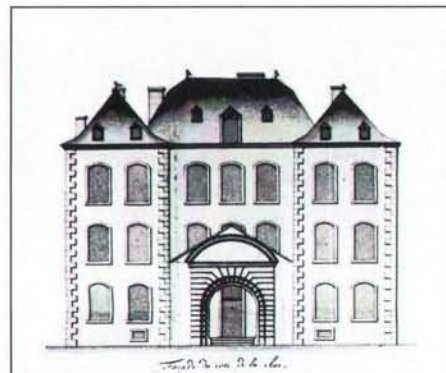
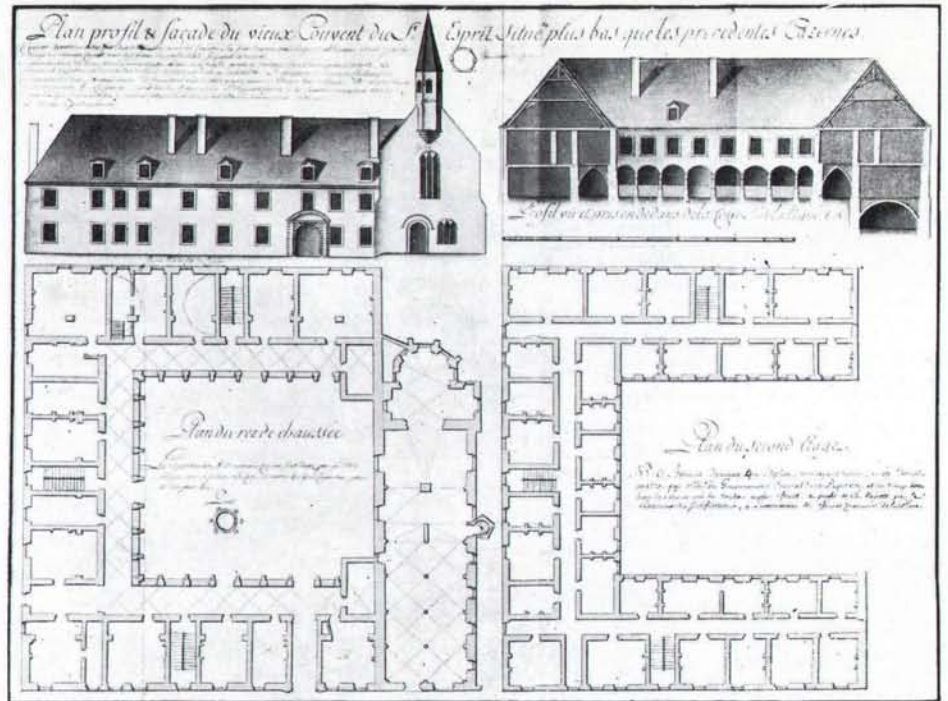
Ce n'est cependant qu'en 1264 que le pape Urbain IV confirma leur nouveau statut. Le guardian des Franciscains (familièrement: „Knuedler”) qui venait de s'établir à Luxembourg, devint le supérieur direct des Clarisses-Urbanistes du Saint-Esprit (le peuple les appelait aussi „Riches Claires” afin de les distinguer des „Pauvres Claires”, lesquelles observaient plus rigoureusement l'idéal de pauvreté du Poverello). Sur le sceau du monastère figuraient désormais, sous les ailes déployées de la colombe du Saint-Esprit, Saint François debout, Sainte Claire à genoux et une religieuse en prière à leurs pieds.

Nos Clarisses menaient essentiellement une vie contemplative, ce qui ne les empêchait pas plus tard de s'occuper de l'éducation de jeunes filles, de préférence bourgeoises.

Les abbesse sortaient généralement de la noblesse luxembourgeoise, comme d'ailleurs initialement les religieuses. Cependant l'élément bourgeois prit bientôt le dessus dans la communauté et l'on peut dire que vers la fin de l'ancien régime, le couvent du Saint-Esprit constituait le seul couvent „bourgeois” de la province.

Quant aux bâtiments conventuels, ils connurent d'importantes transformations à partir de 1312, en vue d'y héberger en principe 22 dames religieuses et 6 sœurs converses, outre les novices. L'aspect du couvent devait dès lors être celui qui nous fut transmis par un plan dressé avant la démolition des bâtiments caducs, vers la fin du 18^e siècle: grosso modo un grand quadrilatère à deux étages, adossé au sud contre l'église conventuelle et enfermant dans son cloître le puits extraordinaire. Tous les plans et les vues de Luxembourg depuis Deventer (16^e siècle) à Vauban (1684) et au-delà, font état, par des schémas ou des silhouettes plus ou moins précis, de notre monastère, englobé dans l'enceinte du 14^e siècle.

Si les guerres et les sièges de la forteresse n'avaient guère épargné le couvent du Saint-Esprit, celui-ci put néanmoins survivre indemne jusqu'à la fin de l'époque espagnole. Dès la prise du Luxembourg par les Français, en 1684, Vauban décida hélas! de réaliser l'ancien projet de Louvigny, qui était d'incorporer notre couvent dans le système des fortifications. Le site (avec son puits abondant!) lui semblait destiné à recevoir la citadelle de la nouvelle place forte. En conséquence, le monastère du Saint-Esprit devait céder la place à tout prix. La communauté religieuse fut obligée à déménager au Pfaffenthal dans de nouveaux bâtiments érigés e.a. grâce à une indemnité spéciale de 15.000 écus (laquelle s'avéra très insuffisante!). Dès 1690 eut lieu le transfert (mentionné aussi dans l'article de M. Spang à la page 20) pénible pour la vingtaine de Clarisses; elles tenaient à emporter même les ossements et les tombeaux de leurs sœurs trépassées, ainsi que de leurs bienfaiteurs (comme p.ex. ceux du général Verdugo, gendre de P.E. de Mansfeld).



Le refuge des Clarisses 1740
3, rue de la Congrégation

Dans leur nouveau monastère, sis sur la rive gauche de l'Alzette et accessible par la rue Mohrfels (dénommée jadis aussi du „nouveau” Saint-Esprit!), nos „Riches Claires” poursuivaient leur vie contemplative et éducative jusqu'en 1783, lorsque leur ordre, considéré comme „inutile”, fut supprimé par le monarque éclairé Joseph II. L'utilité des bâtiments conventuels du Pfaffenthal, pour lesquels il y eut beaucoup d'amateurs après leur désaffectation, ne s'est pourtant jamais démentie: ainsi durant les 150 années passées, ils ont p.ex. servi fort utilement d'Hospice civil à la Ville de Luxembourg!

Oserait-on douter d'autre part de l'utilité de ce coquet édifice qui, au n° 3 de la rue de la Congrégation, héberge depuis belle lurette notre Ministère des Finances, après avoir été longtemps habité par l'illustre Emmanuel Servais? Faut-il rappeler que ce sont nos Clarisses, qui l'avaient fait construire en 1740? Depuis leur translation dans la ville basse, elles éprouvaient en effet le besoin de disposer, comme les autres monastères, de leur „refuge” au cœur de la forteresse, et cela à deux pas de leur ancien domicile.

Ce dernier, d'abord occupé par la soldatesque française, qui était employée sous les ordres de Vauban, entre autres à la construction des nouvelles casernes et des fortifications de la citadelle, tomba lentement en ruines, mais il ne fut rasé qu'à la veille de la Révolution Française.

C'est au puits miraculeusement abondant (jusqu'à 400 l/minute) qu'échut dès lors le rôle de perpétuer la célébrité des lieux: il finit par perdre son utilité avec la création de la première conduite d'eau de la Ville en 1866!

De nos jours il ne reste à vrai dire dans la vieille ville que ce toponyme bien enraciné „du Saint-Esprit”. Le paraquet, lui, semble s'être envolé vers un nouveau clocher à l'horizon, où depuis peu, il patronne l'église moderne de Fetschenhof-Cents.

